

ordre de son père, c'est M. Delteil qui a soutenu mon courage ; j'étais courbée sous l'épreuve, écrasée sous le poids du repentir et tentée de croire que Dieu ne me pardonnerait jamais ; je croyais n'avoir plus rien à espérer de l'avenir. Mais les bonnes et encourageantes paroles de M. Delteil me confortèrent et eurent raison des défaillances de mon âme. Il a éloigné de moi la pensée du suicide, il m'a empêché de mourir de douleur et de désespoir.

A toutes ses exhortations, madame, M. Delteil mêlait votre nom, que je bénissais ; j'étais fière que M. Delteil ne me trouvât pas indigne d'entendre prononcer ce nom de Valentine, si cher à son cœur. Il me disait qu'il y avait eu vous toutes les bontés, et en me parlant de son admiration pour la mère de son fils, de ses vertus, il trouvait des accents d'une éloquence passionnée.

Plus tard, mon enfant tomba malade ; une congestion pulmonaire, à cet âge, c'était grave ; le mal devait l'emporter. Mais M. Delteil était là ; malgré l'éloignement, ses malades à soigner à Paris, il venait tous les jours et même deux fois dans la journée. C'est son dévouement qui a sauvé mon cher petit.

—Et le vôtre, madame Davenne, dit le jeune docteur.

Valentine saisit la main de son mari.

—Ah ! mon ami, mon cher Philippe, dit elle avec une expression de bonheur infini, tu es aussi bon, aussi généreux, aussi grand que mon père !

Elle était toute transfigurée, sa voix avait repris le timbre des meilleurs jours, ses joues avaient subitement retrouvé leur fraîcheur, ses yeux rayonnaient. Avec tous, maintenant, elle était à la joie.

Elle prit l'enfant dans ses bras, l'embrassa et, pendant quelques instants, joua avec lui.

—Je te le disais bien, fit le docteur Villarceau, s'adressant à sa fille, il n'est rien de tel qu'une promenade à travers les champs et les bois pour déridier les fronts moroses et chasser la tristesse. Et je n'avais pas tort en ajoutant que le spectacle de la belle nature en fête est une invitation à l'espérance.

Et le bon docteur se mit à rire.

—Maintenant, reprit-il en se levant, il ne faut pas oublier que nous devons être rentrés à Paris pour midi.

Il ajouta avec un petit sourire malicieux à l'adresse de Valentine :

—Si nous arrivons un peu en retard, je crois que M. Delteil n'aura pas à s'en étonner.

—Vous me raillez, mon père, dit Valentine, mais je l'ai mérité.

Charles Duparc et sa femme accompagnèrent Valentine et les deux docteurs jusqu'à la voiture, et ils restèrent à la même place jusqu'au moment où elle disparut derrière les arbres.

L'alezan, reposé, filait sur la route comme un trait, et lorsque la victoria franchit la porte de l'hôtel, Valentine se pencha vers son mari et murmura :

—Déjà !

Mme Villarceau attendait au haut du perron.

Valentine, toute joyeuse, se jeta dans les bras de sa mère en s'écriant :

—Ah ! maman, maman, si tu savais !...

—Je ne sais pas, répondit la mère, mais je comprends. Ma chérie, quels mauvais jours tu nous as fait passer !

—Ne parlons plus de cela, dit M. Villarceau ; c'est le passé et nous avons l'avenir.

Il ajouta gaiement :

—Quant au présent... eh bien, allons nous mettre à table.

* *

Dans le salon, en prenant le café, M. Delteil dut raconter à Mme Villarceau et à Valentine l'histoire de M^{lle} Eugénie Davenne et de Charles Duparc.

—Mon Dieu ! dit-il, si je vous ai laissé ignorer cela, ainsi qu'à M. Villarceau, c'est qu'il s'agissait d'un secret que je ne croyais pas avoir le droit de révéler. Et puis, si l'on cherche toujours à cacher le mal, souvent aussi on aime à cacher le bien que l'on fait, témoin mon excellent beau-père et maître, dont les nombreux bienfaits ne seront jamais connus. Il peut vous dire que, même en dehors du devoir, du secret professionnel, on ne dit jamais tout, même à sa femme.

—C'est vrai, appuya M. Villarceau.

Voici, après son préambule, ce que le jeune docteur raconta :

—Il y a de cela quatre ans bientôt, un jour que je remplaçais M. Villarceau à son cabinet de consultation de la rue Tronchet, je reçus une jeune fille de seize ans, fort jolie.

—Elle se fit connaître ; elle était de mon pays et un peu ma parente, disait-elle, ce que je reconnus vrai, quand elle m'eut dit qu'elle s'appelait Eugénie Davenne.

—Elle avait reçu une certaine instruction, bien que ses parents fussent peu fortunés ; ceux-ci étaient morts l'année précédente, à quelques mois de distance, et elle venait à Paris dans l'espoir d'y trouver un emploi. Elle me montra un certificat du maire de la commune, puis elle me remit une lettre du curé, reçue quelques jours auparavant, et qui me la recommandait chaudement.

—Elle était à Paris depuis quinze jours, elle était arrivée croyant avoir tout de suite une place qu'on lui avait promise dans un magasin ; mais quand elle s'était présentée, la place avait été donnée à une autre.

—Pourquoi avez-vous tant tardé à venir me trouver ? lui demandai-je.

—Je n'osais pas, me répondit-elle, très émue ; j'ai écrit à M. le curé pour le prier de vouloir bien me recommander à vous.

—Il lui restait encore un peu d'argent, elle me donna l'adresse où elle logeait et je la congédiai.

—Trois jours après, je la plaçais comme employée aux écritures chez M. Duparc, dont j'avais soigné le fils gravement malade. Celui-ci, reconnaissant, m'avait pris en grande amitié, et chaque fois que je le rencontrais, il me serrait les mains en m'appelant son sauveur.

—Ma jeune protégée fut traitée chez M. Duparc comme l'enfant de la maison. On appréciait son zèle, ses qualités, on était content de ses services.

—Mais il arriva une chose que je n'avais pas prévue. Pourtant, j'aurais dû me dire que deux jeunes gens, également beaux, n'ayant pas l'expérience qui garantit de l'entraînement des passions, pourraient difficilement vivre dans un contact journalier sans qu'une mutuelle affection les attirât l'un vers l'autre.

—Ils s'aimèrent,

—Le père ne tarda pas à s'en apercevoir et il chassa son employée

—Mon jeune ami, Charles Duparc, épousa secrètement celle qu'il aimait et l'installa dans la petite maison de Ville-d'Avray et donna à la malheureuse enfant une modeste somme de quinze cents francs, ses économies.

—Il devait prendre ses mesures pour que sa jeune femme, au moins jus qu'à sa majorité, ne manquât de rien. Alors, on verrait, on tâcherait de fléchir M. Duparc.

—Mais celui-ci apprit qu'il n'était point parvenu à rompre des relations qu'il trouvait offensantes pour lui et fort préjudiciables à l'avenir de son fils. Toutefois, pensant que ce n'était chez Charles qu'un entraînement, un caprice de jeunesse, il crut pouvoir le guérir de son amour en l'envoyant à l'étranger. Et, sous le prétexte qu'il avait à se perfectionner dans la langue allemande, Charles dut partir pour Berlin où l'attendait un correspondant de son père.

—Il me vit avant son départ et me recommanda Eugénie, me suppliant de veiller sur elle, de ne pas l'abandonner.

—Je le lui promis, et il s'en alla soulagé d'un poids énorme.

—Je fis une première visite à la pauvre jeune femme et je cherchai, autant que je le pus, à la consoler, à la rassurer sur l'avenir. C'étaient des paroles d'espoir que je lui faisais entendre.

—Sachant la promesse que j'avais faite à Charles et ayant une pleine confiance en moi, qui la plaignais et ne la méprisais pas, elle se trouvait moins seule au monde.

—Je lui fis d'autres visites ; je savais que sa seule joie était de me voir et que ma présence lui faisait beaucoup de bien ; car avec moi seul elle pouvait parler de l'absent.

—Elle mit un enfant au monde.

—Je la soignais et, peu à peu, je la voyais révenir à la santé.

—Mais elle avait complètement épuisé ses ressources et se trouvait dans une de ces situations affreuses qu'explique, si elle ne la justifie pas, l'inconduite de tant de malheureuses aux prises avec la misère. Elle avait pu faillir, mais elle était incapable de toute action avilissante. Elle aurait préféré la mort.

—Je devinais sa détresse et l'obligeai à m'en faire l'aveu. Je lui vins en aide ; mais comme il m'était difficile de lui faire accepter ce que j'étais heureux de lui donner ! Heureusement dans les lettres qu'elle recevait de Charles, il la suppliait de ne se laisser manquer de rien et lui disait de ne pas craindre de me demander l'argent dont elle avait besoin. C'étaient des emprunts qu'il me rembourserait aussitôt qu'il le pourrait.

—L'éloignement n'avait pas guéri le jeune homme de son amour, ainsi que son père l'avait espéré ; au contraire, il devenait chaque jour plus ardent, plus passionné, et Charles ne désespérait pas de pouvoir, un jour, avouer son mariage avec son Eugénie bien-aimée.

—La santé de la jeune mère se rétablissait, elle sentait les forces lui revenir, et elle me disait :

—Vous avez été bien bon pour moi, monsieur Delteil ; vous n'avez pas seulement rappelé la vie dans mon pauvre corps brisé, vous m'avez réconfortée moralement, vous avez adouci l'acuité de mes peines, rassuré mon âme ; vous verrez comme je vais être courageuse, maintenant. Il me semble que depuis la naissance de mon enfant, je ne suis plus du tout la même. Vous m'avez vue désespérée, pensant constamment à la mort ; ah ! je ne veux plus mourir, je veux vivre, il faut que je vive pour mon cher petit. Je travaillerai, je ne reculerai devant aucun travail, aucune fatigue, pour faire face aux nécessités de la vie, nourrir et élever mon bébé.

—La pauvre femme était, en effet, délivrée du désespoir et des ses funestes tentations.

—Ainsi qu'elle me l'avait annoncé, elle chercha du travail et en trouva. Mettant à profit ce qu'elle avait appris dans son pensionnat, elle confectionnait de jolis ouvrages au crochet et au tricot qu'on lui prenait dans un magasin de bonnetterie de la petite ville et dont le débit devint facile. Mais vous savez ce qu'on paie ces ouvrages à la main depuis l'invention des machines, elle gagnait peu, tout en travaillant tout le jour et veillant fort tard ; aussi dut-elle s'imposer de nouvelles et dures privations. Mais qu'importe ! elle était contente, son enfant ne manquait de rien, lui.

—Mes visites à la jeune mère devinrent beaucoup moins fréquentes ; il y avait trois mois que je n'étais pas allé à Ville-d'Avray, lorsqu'un matin comme je sortais de l'hôtel, un homme d'un certain âge, vêtu en campagnard et que je reconnus pour l'avoir vu à Ville-d'Avray, s'approcha de moi et me remit une lettre. Cette lettre était de madame Davenne, d'une mère affolée de désespoir. Son enfant, malade depuis quelques jours, était au plus mal, il allait mourir ; le médecin qu'elle avait appelé auprès de lui l'avait condamné. Elle m'appela à son secours, me suppliait de venir tout de suite.